

Mallarmé aux lettres forcées

Robert Lévesque

Numéro 80, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93712ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, R. (2020). Compte rendu de [Mallarmé aux lettres forcées]. *L'Inconvénient*, (80), 46–49.

Mallarmé aux lettres forcées

ATELIERS **Robert Lévesque**

Puisqu'il en rédigea tant (trois mille trois cent trente-neuf de retrouvées, plusieurs de perdues), fallait-il donc qu'ils le croient, ses nombreux correspondants, lorsque Stéphane Mallarmé leur affirmait à tous, de missive en missive, à quel point il détestait écrire des lettres, que ça l'épuisait ? Que son œuvre allait en souffrir. Que ça le rendait malade. « J'ai horreur des lettres, et les crayonne le plus salement possible pour en dégoûter mes amis », confie-t-il, exaspéré, à François Coppée. À Octave Mirbeau : « J'ai renoncé à toute lettre ; on n'écrit pour les siens qu'à travers soi. »

Cette antienne est le grand leitmotiv de sa symphonie épistolaire, l'expression en continu d'un harcèlement qu'il n'aura de cesse de répéter, un aveu à la fois las et ostentatoire à la limite d'un exhibitionnisme d'humeur... Sous sa plume, cela va du sec : « Ceci n'est pas une lettre » (ce qui est comique pour nous, qui pensons à la pipe de Magritte) au martyr exagérément joué : « Vous savez que les lettres ne s'arrachent au poète en train d'un travail, qu'à la façon du linge sur la peau d'un lépreux. »

Remarquez comme il écrit *poète* : il met un e tréma au poète, Mallarmé ; à l'écrit c'est joli – on dirait un mot portant un petit béret, mais à l'oral, *stricto sensu*, cela sert à signifier qu'il faut accorder une grande importance à la voyelle qui précède celle sous les points juxtaposés, l'accent sonore est sur le o (le o qui chez Rimbaud représente le bleu, le ciel, l'azur, l'or, le bleu à l'âme). Le locuteur devait, j'imagine, détacher phonétiquement cette voyelle de la suivante. Autrement dit, l'interlocuteur-écouteur devait entendre : *peau... -ette*. On revient à la peau, celle des lettres, plus chère chez lui que celle des fesses car l'épiderme scripturaire que, poète ladre, Mallarmé avait (« la chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres ») était d'une sensibilité extrême, entière, à chacune des cinq couches, la basale, celle de Malpighi, la granuleuse, la claire, la cornée.

SON NOM DE MALLARMÉ DANS UN AMPHI BONDÉ...

Au Japon, en 1969, Sarraute, qui n'était pas portée plus qu'il faut sur la poésie mais qui avait lu Mallarmé, incitée à *s'y mettre* par son mari (*s'y mettre*, car c'est de la besogne, lire et comprendre le poète de *Las de l'amer repos...*), a été

invitée à prononcer une conférence dans une grande université. La romancière du *Planétarium* ne connaissait pas un mot de japonais et sa communication devait porter sur « le langage dans l'art du roman ». Qu'allait-il se passer ? Du « cocasse », avoua-t-elle dans un entretien accordé au *Monde des livres* en 1993. On lui avait demandé de rédiger sa conférence avant de se rendre à Tokyo afin qu'on la fasse traduire. En entrant dans la salle, elle vit que tous les étudiants avaient son texte en main. On la fit s'asseoir et un professeur se mit à lire son texte en japonais : « Je ne comprenais évidemment rien. Mais à un moment donné, il y avait assez longtemps qu'il avait commencé, j'ai entendu le nom de Mallarmé qui se trouvait près du début de mon exposé. J'étais affolée. En réalité, le professeur commentait au fur et à mesure qu'il lisait. »

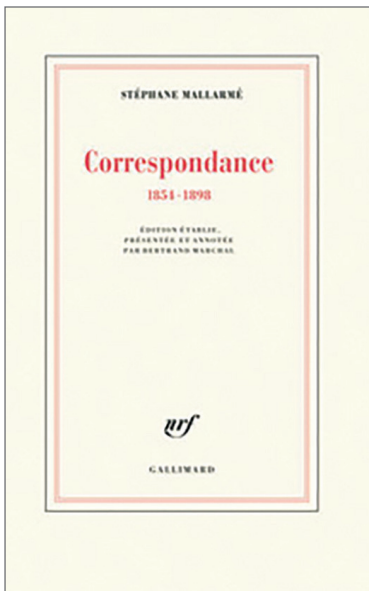
AU CIVIL...

Mallarmé n'écrivait pas de lettres, en fait ; en parcourant l'immensité de sa correspondance qui ne retient que ses missives (une brique de 2,5 kilos avec laquelle on peut fracasser le crâne d'un raseur) on voit bien que ce type, un monsieur toujours importuné mais fort poli, répondait à des lettres, de sollicitation, de félicitations, d'invitation, ou à des envois de livres ; rarissimes étaient celles qu'il initiait, qu'il adressait, qu'il soumettait, sinon aux autorités scolaires à propos de son gagne-misère-de-pain comme prof d'anglais dans des lycées de province (engagé en 1863 à Tournon, il sera viré vers Besançon puis envoyé à Avignon avant d'obtenir en 1875 une place à Paris, au lycée Condorcet – « le hideux travail de pédagogue », écrit-il le 15 janvier 1865 à son ami Henri Cazalis). Il faut savoir que ce poète dont l'aura deviendra immense, qui sera, tout en publiant peu, l'un des plus importants de son époque (le dernier quart du 19^e siècle), qui sera de surcroît une sorte d'éminence grise que tous les plus grands artistes (écrivains, peintres, musiciens, dramaturges) consulteront et aimeront (à défaut de le lire), tira sa vie durant le diable par la queue avec les émoluments mesquins que l'Éducation nationale lui aura consentis jusqu'à sa retraite obtenue en 1893 – il mourra en 1898. « N'oubliez pas que le poète le plus sublime, le plus "dense" de notre temps, Stéphane Mallarmé, a été, au civil, simple professeur d'anglais », rappellera Rilke en 1922, un quart de siècle après la mort de celui qui nous avait avertis qu'*Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*.

DERRIÈRE LES CHOSES...

Un peu comme le personnage qu'imaginera plus tard l'Autrichien Thomas Bernhard, Mallarmé a voulu être l'homme d'un Grand Livre (avec majuscules) qu'il imagina dès ses vingt ans, qu'il appela de tous ses vœux, pour lequel (tel un Icare scribe) il se brûlera les ailes avant de l'atteindre, abandonnant le Grand Œuvre, le reprenant, confiant peu son désarroi sauf aux plus proches de ses amis (Villiers de L'Isle-Adam, Verlaine, Cazalis le camarade de jeunesse conservé sa vie durant). Un chantier littéraire déserté que son *Hérodias*, un long poème par lequel il s'avoua vaincu en l'expliquant ainsi au cher Cazalis : « En creusant le vers, à ce point, j'ai rencontré deux abîmes qui me désespèrent. L'un est le Néant, auquel je suis arrivé sans connaître le bouddhisme, et je suis encore trop désolé pour pouvoir croire même à ma poésie et me remettre au travail. »

Dans sa dernière lettre, écrite le 8 septembre 1898 à sa femme et sa fille, juste avant qu'un spasme d'étouffement l'emporte à cinquante-six ans, il s'excuse de ce que le « monceau demi séculaire de mes notes » leur devienne un embarras et il leur demande de le détruire – « Brûlez », supplie-t-il (tel Kafka à son ami Max Brod) : « Il n'y a pas là d'héritage littéraire, mes pauvres enfants. Ne soumettez même pas à l'appréciation de quelqu'un : ou refusez toute ingérence curieuse ou amicale. » On ne sait pas si cet autodafé fut plus ou moins accompli, mais les mallarméens dans leur deuil purent au long des années suivantes lire des poèmes retrouvés, ressortis d'archives de revues éphémères, et les *Noces d'Hérodias* apparurent en librairie en 1959, rescapées, déchiffrées, rassemblées par un diplomate australien du nom de Gardner Davies, l'un des grands spécialistes de la masse mallarméenne de poésie pure d'un prof d'anglais désargenté qui s'était juré de « [p]eindre, non la chose, mais l'effet qu'elle produit ».



Ce qui inopinément me fait penser à la scène du *Quai des brumes* de Carné où un artiste fou, joué par Robert Le Vigan, explique, avant d'entrer à jamais dans la mer, qu'il cherche à peindre « les choses qu'il y a derrière les choses »...

L'INDEX LEVÉ...

Mallarmé fut pour beaucoup l'homme des mardis. Au 89 de la rue de Rome, dans le quartier de la gare Saint-Lazare, ces soirs-là on devait grimper cinq étages (il y avait une banquette aux détours de l'escalier) pour accéder au minuscule salon-salle à manger aux murs encombrés de tableaux offerts par ses amis Manet, Vuillard, Whistler, Renoir, où, tous debout, de vingt et une heures à minuit (à vingt-deux heures madame Mallarmé et sa fille servaient le thé), l'on écoutait le maître des lieux se livrer à ses réflexions, menant une improvisation dans laquelle toute une génération (les jeunes gens de 1870) découvrait avec lui un aperçu de l'absolu littéraire. Claudel, qui y alla parfois, se taisait, il appelait cela les « cours du soir » sans y mettre d'ironie. Gide, un assidu, note dans son *Journal* : « Certainement Mallarmé préparait ses conversations, qui ne différaient souvent pas de ses divagations les plus écrites ; mais il parlait avec tant d'art et d'un ton si peu doctrinal qu'il semblait qu'il vînt d'inventer à l'instant chaque proposition nouvelle, laquelle n'affirmait point tant qu'il ne semblait vous la soumettre, interrogativement presque, l'index levé, l'air de dire : ne pourrait-on pas dire aussi ?... peut-être... et faisant presque toujours suivre sa phrase d'un : N'est-ce pas ? par quoi sur certains esprits, il eut sans doute plus de prise. Souvent, une anecdote coupait la divagation, quelque bon mot qu'il rapportait avec perfection, tourmenté par ce souci d'élégance et de préciosité qui fit son art s'écarter si délibérément de la vie. »

L'ORGUE DE BOUCHE...

La renommée de Mallarmé, de son vivant, nullement accompagnée de succès en librairie, devint pourtant assez répandue lorsque parurent deux livres qui n'étaient pas de lui mais qui l'évoquaient avec admiration. Il y eut d'abord Verlaine qui, en 1883, lui consacra un chapitre de son ouvrage sur *Les poètes maudits*, le plaçant entre Rimbaud et Tristan Corbière, puis l'écrivain J. K. Huysmans qui, en 1884, dans un étonnant et célèbre roman, *À rebours*, imagina un personnage d'esthète, Jean des Esseintes, un fin lettré réfugié dans son antre de Fontenay-aux-Roses (le bled de Léautaud), qui se coupe du monde et ne vit que pour le plaisir de ses sens, les saveurs, les fleurs, les musiques, les parfums, les couleurs, les liqueurs pour lesquelles il installe une série de robinets afin de se servir des curaçaos, des kummels, des menthes et des anisettes, des kirschs et des rakis (son « orgue de bouche »), et puis la littérature, bien sûr, depuis les oubliées, les anciennes, la latine, la grecque, et la contemporaine dans laquelle, après Poe et Baudelaire, Mallarmé était l' élu capital, le plus grand poète de son temps, le narrateur (autrement dit Huysmans) brochant de l'auteur de *L'après-midi d'un faune* une étude toute en intensité et de plusieurs pages qui va au-delà de l'éloge et témoigne d'une pure vénération devant le génie...

Or, à la lecture de la correspondance de Mallarmé, quel frisson m'a pris lorsque je suis tombé sur la lettre qu'il fit parvenir à Huysmans le 22 octobre 1882. Le romancier naturaliste des *Sœurs Vatard* lui avait écrit pour lui décrire son projet de roman de type « décadent » qui allait devenir cet *À rebours*, évoquant le portrait d'un personnage raffiné et reclus, lettré et désespéré, neurasthénique, existentialiste, le dernier descendant d'une lignée aristocratique éteinte (*esseinte*). Mallarmé dans sa lettre, moins forcée que les autres, dit à Huysmans être enchanté par ce projet qui inaugurait un nouveau genre, une nouvelle forme de roman (« Notre époque ne devait pas finir sans que ce roman ne fût fait ; à aucune autre, on ne pourrait le comprendre »), et il lui avoua qu'il connaissait ce personnage, il lui dit même : « Il existe à Paris. » C'est à Robert de Montesquiou que Mallarmé pensait, cet aristocrate très beau, d'une élégance un peu voyante, d'une grande intelligence et d'une grande prétention à la fois, que le jeune Proust rencontrera le 13 avril 1893 lors d'une réception chez Madame Lemaire et qui deviendra dans la *Recherche* (en 1913, lorsque paraît *Du côté de chez Swann*) le personnage du baron de Charlus...

JE T'EMBRASSE DE MOINS HAUT...

Un lot de trois cent vingt-cinq lettres se détache de l'ensemble épistolaire mallarméen, celui des lettres pas forcées du tout, souvent courtes, mais empesées, parfois longues et un brin énamourées, celles qu'il faisait parvenir à Méry Laurent, devenue sa maîtresse. Ce sont des lettres gentillettes, des confidences sans conséquence, du tout-venant de leurs vies sociales, il lui décrit ses mardis où elle ne met pas les pieds, lui cause des ennuis de santé de sa femme, des progrès scolaires de sa chère fille « Vève », de ses séjours à Valvins où il a trouvé un refuge campagnard et où elle n'ira jamais ; bref cette femme, qui a trente-cinq ans lorsqu'il la rencontre en 1884 (lui en a cinquante et un), autant que sa maîtresse, sera une bonne amie. Mais quel personnage ! Fille d'une blanchisseuse et de père inconnu, c'est une débrouillarde qui, montée à Paris, s'est placé les pieds au Châtelet où elle débuta comme danseuse nue...

Elle allait être repérée par le dentiste américain de Napoléon III, le docteur Evans, qui l'installe dans un appartement de la rue de Rome où habite Mallarmé, tiens donc... Evans en fait sa maîtresse en titre mais, très pris par ses obligations, il s'absente d'abondance et se fout de ce que sa Méry fait quand il n'est pas là, c'est un dentiste à l'esprit large. Ce qu'elle fait, c'est *un salon*, il sera très fréquenté et certains, en l'absence du dentiste impérial, passeront du salon à la chambre... De danseuse qui n'a plus besoin de se déshabiller pour gagner sa vie, elle devient modèle et se déshabille pour l'amour de l'art. Manet la peint et l'amène dans son lit. Manet est un grand ami de Mallarmé, il a peint l'écrivain en un tableau magnifique, le poète assis sur un sofa, penché, pensif, une main dans sa poche de gauche et l'autre à l'index posé sur un livre ouvert ou peut-être est-ce un cahier, un cigare entre le pouce et l'index, ses yeux s'égarant vers on ne sait où... De bruns et de bleus, le célèbre tableau de 1876 dont je me suis souvent approché au musée d'Orsay.

À la mort de Manet en 1883, Mallarmé lui succède auprès de Méry, et que lui écrira-t-il ? Il lui envoie des quatrains, un sonnet, un rondel, il y va de conseils éblouis (« mets n'importe quelle robe, tu les rends toutes roses »), il signe « ton vieux page », il l'appelle « petit paon », il lui envoie des poèmes de Poe qu'il a traduits, il lui fait des dessins de mouettes, et un jour, le 14 octobre 1889, il indique l'endroit d'où il lui écrit : « Tour Eiffel », ajoutant : « Je t'embrasse de moins haut, que ne se sent ma pensée, ordinairement, avec toi. »

UNE GLAISE RARE...

Parmi les « mardistes » qui grimpent chez lui, le plus détonnant est à coup sûr Alfred Jarry. À vingt ans, l'ancien potache du lycée de Rennes, qui n'a pas encore stupéfié Paris avec *Ubu-Roi*, a pris sur lui d'écrire à Mallarmé, en novembre 1894, lui envoyant ses premiers poèmes publiés, *Les minutes de sable mémorial*. Est-il estomaqué, monsieur Mallarmé ? Nenni. Rapidement, il lui répond avec enthousiasme (« Comme vous accomplissez d'abord la première chose qu'il y a et avant tout à faire en venant, mon cher poète : de reculer à l'infini la possibilité des vieux terrains littéraires, pour mettre le pied sur quelque chose de vierge et de bien à vous »). Il y a cinq lettres de Mallarmé à Jarry.

Rien ne laisse croire que le maître de la rue de Rome ait assisté à la création d'*Ubu-Roi* au théâtre de l'Œuvre le 9 décembre 1896 ou le 10 pour la seconde et dernière représentation, mais il a lu la chose et, dans sa lettre du 28 octobre 1896, avant l'explosion, Mallarmé écrit ceci au freluquet : « Vous avez mis debout, avec une glaise rare et durable aux doigts, un personnage prodigieux. » ■

CORRESPONDANCE 1854-1898

Stéphane Mallarmé

Édition établie, présentée et annotée par Bertrand Marchal
Gallimard, 2019, 1955 p.